



SIGMUND FREUD • ALBERT EINSTEIN

Pourquoi la guerre ? (1933)

GUIDE PÉDAGOGIQUE

établi par Fabien Lamouche
et Bérangère Touet

ÉTUDIER POURQUOI LA GUERRE ?	2
Pourquoi étudier <i>Pourquoi la Guerre</i> ?	2
L'édition « Classiques & Cie lycée »	3
LES SUJETS DE BAC CORRIGÉS	4
Sujet 1. Albert Camus, « Le temps du mépris », 1944	
Question d'interprétation philosophique	4
Essai littéraire	7
Sujet 2. Henri Barbusse, <i>Le Feu</i>, 1916	
Question d'interprétation littéraire	10
Essai philosophique	13

À noter

- Sur les pages qui suivent, les folios surlignés en gris renvoient aux pages de ce guide.
- Les autres folios font référence aux pages de l'édition Classiques & Cie de *Pourquoi la guerre ?* douleur.

ÉTUDIER *POURQUOI LA GUERRE ?*

avec « Classiques & Cie Lycée »

Pourquoi étudier *Pourquoi la Guerre ?*

➤ Un texte dans l'histoire

- *Pourquoi la guerre ?* est une correspondance rédigée à la demande d'un organisme rattaché à la Société des nations qui met en rapport les grands esprits de l'époque et publie leurs échanges en vue de promouvoir la paix dans le monde.
- Soucieux de mettre son prestige de savant au service de la paix, Albert Einstein accepte d'échanger avec un savant de son choix, Sigmund Freud, qu'il entend questionner sur l'origine de la guerre et les moyens de l'empêcher. Il pressent en effet le retour d'un conflit en Europe et veut tout faire pour éviter une telle catastrophe.
- Sigmund Freud, âgé et malade, répugne à s'engager sur des thèmes politiques, mais il n'en est pas moins préoccupé par l'actualité. Étonné d'être sollicité, il accepte, se déclarant flatté et enthousiaste alors qu'il est en fait plus hésitant. Il ne veut pas froisser Einstein par un refus, mais il sait que ce qu'il écrira n'ira pas dans le sens de ce qu'on attend de lui.
- Alors que les nazis sont aux portes du pouvoir, un tel dialogue entre deux grands savants juifs constitue un symbole fort. Quand l'ouvrage paraît au printemps 1933, Hitler s'est déjà emparé de la Chancellerie depuis quelques semaines.
- Sans surprise, le livre est immédiatement interdit en Allemagne. Le 10 mai 1933, à Berlin, les nazis procèdent à des autodafés où d'autres ouvrages de Freud et d'Einstein occupent une place de choix dans le brasier.

➤ Un texte fort

- Ce texte est hanté par le traumatisme de la Première Guerre mondiale et le pressentiment de la Seconde. L'écrivain Denis de Rougemont évoque « un échange de lettres prophétique » : les auteurs voient venir la catastrophe qui va s'abattre sur l'Europe et ébranler notre civilisation.
- L'histoire personnelle d'Einstein donne un tour encore plus tragique à cet échange. Ce grand pacifiste signe en 1939 la lettre qui décidera le président américain Roosevelt à activer l'élaboration de la bombe atomique. Einstein le regrettera amèrement.
- Einstein plaide pour le pouvoir de l'éducation, espérant qu'elle puisse un jour détourner les hommes de la violence et de la guerre. Freud, plus pessimiste, analyse les pulsions d'agression et d'autodestruction qui dominent l'individu, entravant les progrès de la civilisation.
- Près d'un siècle plus tard, les réflexions de ces deux figures marquantes du xx^e siècle résonnent puissamment, et offrent un éclairage précieux sur notre époque, toujours confrontée à des conflits apparemment sans issue.

L'édition « Classiques & Cie lycée »

L'édition Classiques & Cie Lycée de *Pourquoi la Guerre ?* comprend – outre le texte intégral de l'œuvre – un parcours thématique sur le thème « Histoire et violence » et des enrichissements pédagogiques.

➤ L'avant-texte

- L'avant-texte amène l'élève progressivement à la lecture du recueil. Il rappelle qui sont les deux **auteurs** éminents de cette correspondance (« Qui sont les auteurs ? ») et insiste particulièrement sur le **contexte historique** et les conditions de la naissance de cet échange (« Quel est le contexte historique ? », « Comment est née cette œuvre ? »).
- Après un **résumé** synthétique des principales idées échangées (« Comment résumer cette œuvre »), l'avant-texte montre que ces réflexions offrent un **éclairage précieux sur notre époque**, toujours confrontée à des conflits apparemment sans issue (« Pourquoi lire ce texte aujourd'hui ? »).

➤ Le texte et sa traduction

L'ouvrage écrit en langue allemande est publié simultanément en allemand, en français et en anglais. C'est la **traduction historique** de Blaise Briod datant de 1933 qui est proposée ici, mais dans une version revue, corrigée et annotée pour être plus accessible au public d'aujourd'hui.

➤ Le parcours thématique « Histoire et violence »

- À travers **cinq extraits** de textes littéraires (Zweig, Merle, Chalandon) et philosophiques (Arendt, Ricoeur), le parcours thématique évoque différentes formes de violence à travers l'histoire en particulier au cours des ^{xx}e et ^{xxi}e siècles. Ces œuvres montrent comment écrivains et philosophe cherchent à comprendre la violence, ses fondements et interrogent sa légitimité.
- L'art contribue également à garder la trace des violences perpétrées, à construire une mémoire et une conscience collectives mais aussi à dénoncer l'absurdité de guerres barbares et déshumanisantes, comme le montrent les **trois œuvres visuelles** (Herter, Gromaire, Picasso) qui viennent compléter cet ensemble.

➤ Le dossier critique

Le dossier inclut une série de « fiches d'analyse » permettant à l'élève d'explorer les différents aspects du recueil et de le mettre en perspective avec le thème du parcours associé. Il débute en donnant des définitions de **termes clés** (pacifisme, psychanalyse, pulsions, culture), se poursuit avec des **fiches d'analyse** thématique pour approfondir la lecture de l'élève et se clôt avec l'analyse de **citations** tirées de l'œuvre, expliquées et replacées dans leur contexte.

➤ Les sujets de bac

- Le dossier met aussi l'accent sur l'**épreuve du bac** en terminale. Sont proposés deux sujets complets expliqués (Barbusse, Camus) de façon à donner à l'élève les clés de la méthode de traitement de la **question d'interprétation** et de l'**essai**, qu'ils soient littéraires ou philosophiques.
- Les **corrigés** de ces sujets figurent dans ce guide, p. **4** et p. **10**.

➤ Les outils

- En fin d'ouvrage sont présents un **lexique** des mots importants rencontrés dans l'appareil pédagogique et une **bibliographie** utile pour approfondir le thème du programme et la connaissance de l'œuvre.

LES SUJETS DE BAC

CORRIGÉS

Sujet 1. Albert Camus, « Le temps du mépris », 1944

→ texte p. 77-78

Question d'interprétation philosophique

Montrez pourquoi, selon l'auteur, la torture est une violence incomparable à toutes les autres.

Essai littéraire

Que peut l'écrivain face à la violence ?

Corrigé rédigé du sujet 1

Question d'interprétation philosophique

Introduction

[**Amorce**] Le rôle d'un éditorialiste est de prolonger l'actualité par des commentaires suscitant la réflexion du lecteur d'un journal. [**Présentation du texte**] Dans ce texte, Camus réagit à un massacre de résistants capturés par l'armée allemande en condamnant avec vigueur les crimes atroces perpétrés par l'occupant et par ceux qui ont collaboré avec lui : la torture, qui retient particulièrement son attention, est au-delà de tout pardon possible. [**Question posée**] Comment l'auteur montre-t-il que la torture est une forme de violence incomparable à toutes les autres ? [**Annonce du plan**] Nous verrons d'abord que ce crime de guerre dégrade l'humanité aussi bien du tortionnaire que du supplicié. Nous verrons ensuite que la torture est décrite comme une sorte de mort redoublée qui frappe l'esprit par le moyen de la douleur infligée au corps. On terminera sur la justice implacable qui doit s'exercer à l'encontre de cette forme ultime de violence.

> 1. Le temps du mépris

Ce texte est un éditorial. Au rappel neutre des faits succède très vite l'image glaçante d'un face-à-face entre le supplicié et le tortionnaire : c'est une hypotypose. Cet appel à l'imagination place le lecteur devant une scène concrète que la raison peine à concevoir, car les mots et les chiffres n'en restituent pas la violence. La focalisation sur le regard de la victime permet d'amorcer le questionnement : peut-on encore espérer un élan d'humanité, même tardif, de la part du bourreau ?

Définition

Une **hypotypose** est une figure de style consistant à décrire une scène de manière si précise et si frappante que le lecteur croit la vivre.

- Une telle attente est évidemment vaine. Dès 1934, Malraux avait vu juste en donnant à l'un de ses romans le titre repris ici pour l'article : « Le temps du mépris ». Ce qui marque l'époque commencée en 1933 par l'accès des nazis au pouvoir en Allemagne est la négation de toutes les valeurs humaines. À

chaque fois qu'une personne sans défense était brutalisée, un soldat mutilé, des résistants fusillés, c'est l'humanité elle-même qui était piétinée et humiliée.

- Camus donne raison à Freud : derrière le masque de la civilité, tous les hommes sont animés par des tendances sadiques. De fait, ces bourreaux n'étaient pas des barbares, mais des hommes comme nous : ils avaient notre visage et nos bonnes manières, comme Himmler ou comme le Rudolf Lang mis en scène par Merle dans *La mort est mon métier* (→ p. 49-51). Les atrocités qu'ils n'ont pas commises n'étaient pas dictées par la colère, mais patiemment préméditées et minutieusement appliquées.

Citation

« Derrière les visages les plus paisibles et les plus familiers dort l'instinct de torture et de meurtre. »

Camus, *Réflexions sur la guillotine*

> 2. La destruction de l'esprit

- Le drame de la violence physique, c'est qu'elle triomphe sur les corps sans pouvoir l'emporter sur l'esprit. Devant les fusils braqués sur lui, le combattant ne perd pas l'espoir : il sait que l'esprit ne meurt pas, que d'autres combattants entretiendront sa mémoire et porteront à leur tour les idéaux qui pour lesquels il mit sa vie en jeu.

- Mais la douleur est un ennemi beaucoup plus redoutable que la mort, car elle peut conduire l'esprit à abdiquer et à se renier lui-même. La torture est le moyen de conduire un homme au-delà de ce qu'il peut supporter. Au bout de la souffrance et de l'épuisement, même les plus courageux s'abandonnent et livrent leurs camarades. Ils vivront alors, ou le plus souvent mourront, avec l'immense honte d'avoir cédé.

- C'est pourquoi la torture est sans commune mesure avec toutes les autres formes de violence. La mort du corps méthodiquement supplicié n'est finalement qu'une délivrance. Mais le sort le plus terrible est celui subi par l'esprit, conduit au bout de ses forces pour finalement sombrer dans la détestation de soi et du monde. C'est une mort en quelque sorte redoublée.

> 3. Le temps de la justice

- Camus considère la violence comme injustifiable, mais il sait qu'elle est parfois inévitable puisque « on ne peut vaincre l'épée que par l'épée ». Comme il l'explique dans ses *Lettres à un ami allemand*, il en a énormément coûté à un humaniste comme lui de prendre les armes, mais il n'a pas hésité à s'engager dans la Résistance : ne rien faire serait revenu à accepter. En cette fin du mois d'août 1944, Paris vient de se libérer, les nazis sont en train de perdre la guerre : le temps de la justice peut succéder au temps du mépris.

- La justice se distingue de la vengeance en ce qu'elle exclut la haine et cherche le châtiment le plus proportionné et le plus profitable à tous. Elle ouvre même parfois la voie au pardon, dont Camus ne nie pas la grandeur. Il faut parfois savoir tirer un trait sur un passé douloureux, mais l'oubli ne saurait être de mise pour des crimes d'une telle ampleur. Il constituerait un nouveau coup infligé aux suppliciés : c'est précisément au nom de la mémoire de ceux qui ont subi la torture, et plus particulièrement de ceux qui ont parlé, qu'il faut « frapper terriblement » leurs bourreaux.

Citation

« Nous ne sommes pas des hommes de haine. Mais il faut bien que nous soyons des hommes de justice. »

Camus, *Combat*, 1944

- Concrètement, Camus pense qu'ils méritent la peine de mort. Très affecté par la mort de nombreux compagnons d'armes, il approuve dans un premier temps l'exécution de plusieurs collaborateurs notoires qui ont du sang sur les mains. Mais il sera vite choqué par la brutalité de l'épuration qui aura lieu au cours des mois suivants et évoluera vers des positions plus clémentes, au point de devenir un fervent opposant de la peine de mort.

À noter

Un profond désaccord oppose en 1944 Albert Camus à François Mauriac, lui aussi écrivain et résistant, mais partisan d'une plus grande clémence. Camus rejoindra finalement le point de vue de Mauriac au début de 1945.

Conclusion

[Synthèse] Ce texte condamne absolument la torture comme procédé conduisant le supplicié à une double mort : avec minutie et patience, jusqu'au bout de la nuit, le tortionnaire fait des hommes les plus courageux des lâches et des traîtres. C'est une violence au-delà de toutes les autres, car elle ne meurtrit le corps que pour détruire l'esprit. **[Ouverture]** Ce crime va au-delà de ce qui est pardonnable. Camus, qui n'aura de cesse de le dénoncer, s'insurgera de la même façon contre les exactions commises par des soldats français dans les geôles algériennes.

Corrigé rédigé du sujet 1

Essai littéraire

Introduction

[Amorce] La période contemporaine se caractérise tristement par des sommets de violence inédite, que la littérature peut difficilement passer sous silence. **[Question posée]** Mais que peut la littérature face à la violence ? Comment expliquer qu'elle la prenne pour sujet ? **[Annonce du plan]** Nous montrerons d'abord que la littérature peut être un moyen de témoigner d'expériences terribles, en les donnant à voir et à ressentir au lecteur. Nous verrons ensuite que l'écrivain peut également contribuer à éclairer les ressorts et les effets de la violence, voire à éveiller les consciences quant à la nécessité de l'endiguer.

> 1. Le besoin de garder la trace d'expériences terribles

- L'écrivain peut ressentir le besoin de relater une violence qui l'a marqué au vif. À soixante-dix-sept ans, Albert Cohen revient dans son récit autobiographique *Ô vous frères humains* (1972) sur une journée décisive, son dixième anniversaire : un camelot, en pleine rue, sous les yeux d'une foule haineuse, couvre le petit Albert d'insultes antisémites particulièrement violentes : l'insulte du camelot est un « vertige qui [lui] est resté toute sa vie ». Au fil des décennies, Cohen a pu assister à un durcissement terrifiant de l'antisémitisme ; il voit dans l'intolérance dont il a été victime les prémises des massacres de masse : « Cette haine imbécile fut l'annonce des chambres de grand effroi, le présage et le commencement des chambres à gaz, des longues chambres de ciment où deux des miens, mon oncle et son fils, ont suffoqué et sont morts [...] »

- Pour les victimes de violences diverses, témoigner peut apparaître comme une nécessité intérieure puissante : « Se taire est impossible », écrit ainsi l'écrivain Elie Wiesel, survivant de la Shoah qui souligne également la douloureuse confrontation avec l'indicible qu'implique la narration de l'expérience des camps (*La Nuit*, 1956). Témoigner, c'est attester la réalité de ce qui a été vécu, laisser une trace et apporter une preuve : le témoignage paraît alors essentiel. Primo Levi, auteur du témoignage incontournable *Si c'est un homme* (1947) sur les camps, paru dans l'immédiate après-guerre, déclare : « Ce livre est né en même temps que les choses. En les vivant, j'éprouvais déjà le besoin de les raconter. ». Ainsi, l'écriture, en plus d'être perçue comme un devoir impérieux, peut apparaître comme un moyen de se dégager de l'horreur en la mettant à distance, en l'exprimant : « j'ai survécu pour raconter ». L'écriture participe au travail de mémoire.

- En témoignant d'expériences singulières, la littérature amène ainsi son lecteur à se confronter à des réalités qu'il ne peut imaginer. Louis-Ferdinand Céline, dans son roman *Voyage au bout de la nuit* (1932) plonge son personnage Bardamu dans les horreurs imprévues de la Première Guerre mondiale : le regard naïf de cet anti-héros permet de dénoncer avec force une guerre terrifiante, inhumaine, dont il ne parvient pas à saisir les raisons : « On est puceau de l'Horreur comme on l'est de la volupté. Comment aurais-je pu me douter moi de cette horreur en quittant la place Clichy ? » Pourquoi ce déchaînement soudain et démesuré de barbarie ? Bardamu, double littéraire d'un auteur qui a lui aussi vécu la Première Guerre mondiale, n'a qu'une envie, échapper à cette « croisade apocalyptique » qui risque de détruire le monde. Le soldat est confronté à l'horreur de sa propre mort, possible à chaque instant.

- Ce partage d'expériences stimule l'empathie du lecteur, qui ressent de l'émotion face au sort des victimes de violences insoutenables ; c'est particulièrement le cas de la littérature des camps. Germaine Tillon est l'autrice d'une œuvre originale, créée dans les camps : *Le Verfügar aux enfers – Une opérette*

à Ravensbrück. Elle dénonce – avec un humour salvateur – sous la forme d’une conférence burlesque d’un naturaliste qui s’intéresserait à une nouvelle espèce, le « Verfügbar », la déshumanisation scandaleuse dont ont fait l’objet les victimes, et rappelle la nécessité absolue de se souvenir que l’on doit aux victimes et à l’avenir, dans l’espoir que ces horreurs cessent enfin... Dans son livre *Personne ne m’aurait cru, alors je me suis tu* (2008), Sam Braun, rescapé des camps, prend la parole des décennies après les faits pour témoigner, assurer le devoir de mémoire ; il relate l’expérience terrible des persécutions, la déportation, la perte des siens, la barbarie, et la reconstruction de soi ainsi que le très difficile retour à la parole... Il met aussi en évidence ce qu’il appelle la nécessité de garder une trace, de transmettre, d’effectuer un « travail de mémoire », qui vise moins le passé que le futur, pour préserver des horreurs passées.

> 2. Un effort pour mieux comprendre la violence et ceux qui s’y livrent

- La littérature est un moyen efficace de favoriser la réflexion : l’écrivain peut analyser ce qui conduit à la violence. Dans son roman *L’Origine de la violence* (2009), au titre très éloquent (d’où vient la violence, au fond ? peut-on même le savoir ? est-elle consubstantielle à l’humain ?), Fabrice Humbert cherche à comprendre comment le peuple allemand a pu basculer dans l’horreur en cédant aux sirènes du nazisme. Il met en exergue le contexte de désespoir, de crise économique et morale qui a aidé Hitler à manipuler les consciences ; le narrateur souligne son effet hypnotique sur ce « peuple sans repères », en quête d’un sauveur, livré à lui-même après la défaite de la Première Guerre mondiale.

- Dans des œuvres troublantes, l’écrivain nous plonge au cœur même d’êtres habités par une violence qui peut sembler inconcevable. Robert Merle, dans ses pseudo-Mémoires *La mort est mon métier* (1953), donne la parole au bourreau, Rudolf Lang (Rudolf Höss, dans la réalité) et construit son récit à partir des rapports des psychiatres qui ont examiné Rudolf et des rapports du procès de Nuremberg. À travers Rudolf, Robert Merle décrit une tranche de l’histoire de l’Allemagne, et cherche à mieux comprendre le parcours de celui qui, montant peu à peu dans la hiérarchie nazie, a contribué activement à la mort programmée de millions de Juifs. Après une enfance tourmentée, un engagement pendant la Première Guerre mondiale puis dans le parti nazi, Rudolf, choisi très vite pour ses « rares qualités de conscience », se voit placé à la tête de l’usine de mort d’Auschwitz : sa mission consiste à planifier et optimiser le camp d’extermination. Rudolf frappe par sa froideur, son incapacité aux sentiments et son absence d’action véritablement personnelle : il dépose sa vie, sa conscience, son honneur aux pieds de supérieurs hiérarchiques en qui il a une confiance totale – en particulier Himmler. Le récit, parfois insoutenable, ne dissipe pas l’énigme du basculement dans la monstruosité de Rudolf mais aide à mieux comprendre ce qui s’est passé, comment il a pu abdiquer sa propre humanité pour anéantir ses victimes.

- L’écrivain peut également engager une réflexion éthique sur la violence, en questionnant la légitimité de son usage. C’est ce que fait Albert Camus dans sa pièce *Les Justes* (1949) qui se fonde sur des faits historiques. En 1905, un groupe de « socialistes révolutionnaires » russes envisage un attentat à la bombe pour délivrer Moscou de la tyrannie du grand-duc Serge (oncle du tsar Nicolas II) qui opprime le peuple. Kaliayev est chargé de lancer cette bombe, mais, alors qu’il s’apprête à accomplir sa lourde mission, il y renonce car les enfants du grand-duc sont présents dans la voiture. Sa conscience est incapable alors de sacrifier des innocents. Un débat vif s’engage alors dans le groupe révolutionnaire : peut-on sacrifier des innocents à une cause jugée supérieure ? y a-t-il des limites morales quand on est engagé dans l’action révolutionnaire ? Camus soulève ces questions à travers un concert de voix discordantes montrant la complexité de la violence comme arme politique au service d’une idéologie, aussi noble soit-elle.

> 3. Éveiller les consciences pour endiguer la violence

- La littérature pousse enfin le lecteur à mesurer la nécessité absolue de limiter le recours à la violence, et invite à réfléchir aux moyens de lutter contre elle. Dans son récit autobiographique *Ô vous frères humains*, Cohen pose un regard sans illusion sur une humanité qui, depuis ses origines, n'a cessé de mettre son intelligence de « singe savant » au service de la destruction. Il décrit ainsi un vertigineux perfectionnement d'armes au fil des siècles, qui fait planer le spectre de notre anéantissement total. Au-delà de l'aspect autobiographique, le récit devient une tribune depuis laquelle l'écrivain exprime ses valeurs les plus chères : « Avant que tout impassible sur mon lit de mort je sois [...] il faut que j'écrive un livre utile, court ou long, on verra bien [...]. Qui sait, me suis-je dit, ce que je vais leur conter va peut-être changer les haïsseurs de Juifs, arracher les canines de leur âme ? Oui, si je leur explique le mal qu'ils ont fait à un petit enfant, par eux soudain fracassé de malheur, s'ils lisent ce livre jusqu'à la fin, ils comprendront, me suis-je dit, et ils auront honte de leur méchanceté, et ils nous aimeront. » Le titre du récit résonne comme un appel, une supplication presque désespérée à plus de tolérance, à une fraternité humaine, capable de renoncer à la violence.

- La violence extrême dont l'époque contemporaine s'est rendue capable est présentée comme un fléau à éradiquer si l'humanité ne veut pas courir à sa perte. Sidéré par l'utilisation, par les Américains, de la bombe nucléaire à Hiroshima en août 1945, Albert Camus, écrivain engagé, souligne dans la revue *Combat* tout l'effroi qui doit être le nôtre devant la possibilité technique de détruire l'humanité : « La civilisation mécanique vient de parvenir à son dernier degré de sauvagerie. Il va falloir choisir, dans un avenir plus ou moins proche, entre le suicide collectif ou l'utilisation intelligente des conquêtes scientifiques. » L'implication d'éminents scientifiques dans le développement des armes de destruction massive, notamment l'arme nucléaire, pose la question de la valeur civilisatrice des sciences et des techniques, et l'écrivain alerte sur ces questions vertigineuses. Jean-Paul Allègre, dans sa pièce *Moi, Ota, rivière d'Hiroshima* (2014) s'inscrit dans cette continuité, en racontant comment s'entrecroisent de manière tragique les décisions du gouvernement américain, les parcours de deux Japonais à Hiroshima, et la voix impuissante de la rivière de la ville qui sera anéantie et qui lance un appel poignant à mettre un terme à la folie destructrice des hommes, en dénonçant l'arme nucléaire.

- La représentation de la violence sert alors de repoussoir sous la plume d'écrivains qui la présente comme une gangrène pour l'esprit. Dans un extrait de son roman *Lignes de failles*, Nancy Huston donne la parole à un enfant, une figure traditionnelle de pureté et d'innocence, qui se délecte d'images d'horreurs trouvées sur Internet en un simple clic (massacres perpétrés en Irak par les Américains en 2003). L'anéantissement des hommes, presque irréel, l'hypnotise, comme si l'écran déréalisait ces atrocités, ce qui questionne la banalisation de la violence dans nos sociétés.

Conclusion

[Synthèse] L'écrivain peut livrer un témoignage ou laisser une trace qui permettent de mesurer le potentiel destructeur de la violence. Il peut également contribuer à une meilleure compréhension des pires atrocités commises par les hommes, ou même espérer éviter que celles-ci se reproduisent. Face à l'horreur persiste en effet l'espoir, même ténu, de pouvoir porter par l'écriture des idéaux humanistes.

[Ouverture] Dans *Malaise dans la civilisation* (1929), Freud rappelle qu'il s'agit là du rôle de la culture : dépasser ce penchant, inculquer des limites et des barrières pour contrecarrer les pulsions agressives naturelles et pouvoir ainsi développer l'humanité.

Sujet 2. Henri Barbusse, *Le Feu*, 1916

→ texte p. 84-85

Question d'interprétation littéraire

Montrez que ce texte dresse un réquisitoire vibrant contre la guerre.

Essai philosophique

L'histoire suppose-t-elle nécessairement la violence ?

Corrigé rédigé du sujet 2

Question d'interprétation littéraire

Introduction

[Amorce] Les catastrophes du ^{xx}e siècle alimentent toute une littérature de témoignage qui rend compte de leur barbarie. **[Présentation du texte]** Lorsqu'éclate la Première Guerre mondiale, l'écrivain Henri Barbusse, déjà âgé, n'hésite pas à s'engager ; son récit *Le Feu*, « journal d'une escouade », se nourrit de cette expérience et paraît en 1916, durant un conflit dont personne n'entrevoit alors la fin. Il y raconte la peur, les assauts, le dénuement, les espoirs qui font le quotidien des combattants. Le vécu tragique des soldats débouche ici sur une prise de conscience du non-sens de cette guerre. Dans ce chapitre au nom très suggestif, « L'aube », véritable hymne à la paix, la voix des soldats résonne dans un paysage dévasté. **[Question posée]** Nous montrerons que ce texte dresse un réquisitoire vibrant contre la guerre. **[Annonce du plan]** Nous verrons que cette guerre plonge hommes et terres dans la désolation, ce qui justifie un ardent désir de paix, et ce, d'autant plus que la guerre fait tragiquement régresser l'humain et la civilisation.

> 1. Un drame qui anéantit les espaces et les êtres

- Barbusse présente la guerre comme une catastrophe qui dévaste les terres aussi bien que les hommes. C'est un spectacle de désolation qui nous est décrit, un paysage marqué par la pluie et une « boue omniprésente », qui « englué » les soldats. Les conditions de combat, ou plutôt de survie, sont pour le moins insalubres ; les termes péjoratifs s'accumulent pour dépeindre le paysage, triste et déstructuré : « l'eau sale avait rongé les couleurs, les traits, les reliefs », il est question de « pourriture liquide », d'« ossatures broyées des piquets, des fils de fer, des charpentes ». Le paysage, chaotique, semble victime lui aussi de la folie des hommes.
- Les éléments déchaînés ne ménagent pas ces hommes et contribuent à l'atmosphère de dévastation et d'accablement qui émane de ces lignes : « nous étions assaillis par des souffles de vent qui nous empoignaient si brusquement et si fort que la surface du terrain semblait osciller comme une épave » ; les soldats sont « sur leur espèce de banquise disputée par les éléments » et « fouettés par les vents ». L'adversaire est démultiplié : l'ennemi allemand ainsi que la nature se liguent contre eux, comme l'exprime la métaphore du volcan pour désigner le feu des combats, couplée à une antithèse qui accentue le sentiment d'un acharnement généralisé : ils sont « rescapés des volcans et de l'inondation ».
- Le narrateur utilise à plusieurs reprises des expressions qui suggèrent combien le seul enjeu pour ces soldats est en fait de rester en vie malgré les attaques répétées : ils sont décrits comme des « survivants » ou des « rescapés ». Les personnages sont souvent désignés à l'aide de métonymies,

donnant une impression de corps morcelés (à l'image des « sombres masques en lambeaux ») : il est question de « bras boueux », d'un « front » et d'une « bouche », anonymes.

- Les soldats paraissent noyés dans un paysage infini qui fait ressortir leur insignifiance (« campagnes sans limites », « sombres immensités du Styx »). L'image du Styx exprime efficacement la dimension infernale des tranchées ; la mort y rôde ; c'est le seul horizon.

> 2. Un ardent désir de paix

- Épuisés par la guerre, les soldats font entendre leur aspiration collective à la paix, qui ressort fortement dans de nombreuses répliques au discours direct, qui restitue les paroles prononcées dans toute leur authenticité brute.

- Des expressions, reprises en écho d'une intervention à l'autre, reviennent comme des refrains obsédants : « plus de guerre ! », « c'est trop bête » ; « pire que ça ». La condamnation, certes sommairement formulée, est unanime. La succession des répliques donne une dimension chorale au texte (« Nous !... Toi... Moi... »).

- Gagnant en lucidité, désespérés par leur sort, les soldats font résonner un message pacifiste. Un sentiment d'absurdité nourrit leur révolte : « Qu'est-ce que ça signifie, au fond, tout ça – tout ça qu'on n'peut même pas dire ! ». La plupart des soldats peinent à s'exprimer dans une langue syntaxiquement correcte ; mais leurs mots, fidèles à la langue des tranchées, touchent par leur authenticité et leur épure, leur simplicité pleine de bon sens, d'autant que les mêmes termes sont repris sont cesse, obsédants, comme une urgence vitale.

- Les paroles éparées émanent de corps cloués au sol, enlisés dans un « coin bourbeux », à ras de terre, presque des voix d'outre-tombe. Ces paroles semblent pourtant s'envoler dans l'espace, comme un grandiose appel à l'aide, une prière pour que s'élève leur condition et que leur soit permis à nouveau de pouvoir être de vrais hommes : « le cri [...] avait l'air de vouloir s'envoler » ; « les exclamations [...] de ces hommes [...] incarnés de terre, montaient et passaient dans le vent comme des grands coups d'ailes ». Le vent emporte ces paroles, menacées de rester des vœux pieux.

- Notons enfin que cet extrait se situe dans le dernier chapitre du récit, intitulé « L'aube », terme significatif qui semble renvoyer métaphoriquement à l'espoir – tenu mais irrépressible et vital – de lendemains pacifiés.

À noter

Barbusse obtient le prix Goncourt en 1916 pour cette œuvre couronnée de succès, même si elle fait l'objet de violentes critiques, notamment de la part des nationalistes qui lui reprochent de démystifier la guerre.

> 3. Une guerre qui fait régresser l'humain

- Les soldats appellent tous de leurs vœux une vie digne, qui ne les mette pas physiquement en danger, et qui leur permettrait de tenter d'atteindre le « bonheur ». Force est de constater que leur situation est aux antipodes de cette aspiration pour le moins élémentaire. Le mot « vivre » revient comme un refrain d'une simplicité touchante, s'opposant parfois à un vocabulaire morbide (« On est fait pour vivre, pas pour crever comme ça ! ») ou mis puissamment en relief dans une réplique à part entière : « Vivre ! »

- Une énumération touchante, pleine de bon sens, montre combien cette guerre aliène les soldats et les arrache à une existence digne et sensée : « Les hommes sont faits pour être des maris, des pères – des hommes, quoi ! – pas des bêtes qui se traquent, s'égorgent et s'empestent ». Sur le front, l'homme, nécessairement victime ou bourreau, n'en est plus vraiment un ; c'est ce qu'exprime avec force l'antithèse : « c'est des bêtes, des bêtes féroces ou des bêtes écrasées ».

- Ainsi, dans les tranchées, les humains sont ramenés à une forme de bestialité primitive, archaïque, pulsionnelle, qui fait se déchaîner ce qu'il y a de plus bas en chacun d'eux. Les images animales se multiplient pour exprimer une déshumanisation pathétique : « noir comme une grande chauve-souris engluée » ; « ils grognaient comme des fauves ». Le terme « bête », récurrent, fait jouer la polysémie de l'animal et de la bêtise : « C'est trop bête » (répété deux fois).
- Incapables de pensées et de discours très construits, ces soldats sont cependant capables d'aphorismes glaçants et criants de vérité : « Deux armées qui se battent, c'est comme une grande armée qui se suicide ». C'est assez signifier que l'humanité, conçue comme une immense famille, se détruit tragiquement elle-même. En prônant la paix, c'est la cause de l'humanité que l'on cherche à défendre.
- Le narrateur prend à plusieurs reprises la relève des soldats pour montrer le scandale que représente la guerre. Ses développements prennent des accents plus méditatifs et sentencieux : « essayer de vivre sa vie sur la terre et d'être heureux, ce n'est pas seulement un droit, mais un devoir – et même un idéal et une vertu », « la vie sociale n'est faite que pour donner plus de facilité à chaque vie intérieure. »
- Au combat, les soldats deviennent malgré eux des êtres vils, barbares et souffrent de ce rabaissement : « Tout de même, qu'est-ce que nous sommes depuis deux ans ? De pauvres malheureux incroyables, mais aussi des sauvages, des brutes, des bandits, des salauds ». Cette énumération de termes péjoratifs montre combien la guerre dégrade moralement l'humain. Pris au piège de la guerre, les hommes ne se reconnaissent plus. L'extrait s'achève sur une période très rythmée, moraliste, qui achève de condamner la guerre, « aussi hideuse au moral qu'au physique ». Une énumération fustige combien elle dégrade ce qu'il y a de plus noble en l'homme, et que la civilisation s'attache à faire fructifier : « elle viole le bon sens, avilit les grandes idées, commande tous les crimes [...] [et développe en chacun] tous les mauvais instincts [...] : la méchanceté jusqu'au sadisme, l'égoïsme jusqu'à la férocité, le besoin de jouir jusqu'à la folie ». C'est l'humanité elle-même, dans sa dignité, qui se perd au combat.

Conclusion

[Synthèse] *Le Feu*, récit de guerre, est donc aussi un récit farouchement opposé à la guerre. Démystifiée, celle-ci signe la défaite de l'humain à tous égards et se résume à l'anéantissement des choses et des êtres, atteints dans leur dignité même ; le lecteur ne peut qu'être touché par l'hymne à la paix qu'entonnent ces soldats brisés par un conflit monstrueux dont ils sont les victimes tragiques.

[Ouverture] D'autres écrivains et penseurs, convaincus que la barbarie de la guerre souille la civilisation, prolongeront l'appel à la paix de Barbusse. Dans *Pourquoi la guerre ?* (1933), Freud rappellera notamment que « Tout ce qui travaille au développement de la culture travaille aussi contre la guerre ».

Corrigé rédigé

Essai philosophique

Introduction

[Accroche] Comme le montre le texte de Barbusse sur la Première Guerre mondiale, la persistance de la violence au cœur de la civilisation a de quoi faire désespérer les plus convaincus des pacifistes et autres adeptes de la « non-violence ». Tout indique que la violence est un invariant de l'histoire, et peut-être même l'un des ressorts les plus puissants de l'aventure humaine. **[Question posée]** L'histoire suppose-t-elle nécessairement la violence ? L'enjeu est ici de savoir si l'histoire, qui est le royaume de la violence, peut devenir celui de la justice et de la paix. **[Annonce du plan]** Nous montrerons d'abord que la violence est partout dans l'histoire, non seulement sous la forme de la guerre, mais aussi de façon plus diffuse dans les sociétés en apparence pacifiées. Nous nous demanderons ensuite si l'on peut s'en accommoder en s'efforçant de l'encadrer et en admettant, au moins pour une part, sa légitimité. On montrera enfin que cette complaisance à l'égard de la violence est précisément ce qu'il faut exclure pour que l'histoire s'écrive dans le bon sens.

> 1. L'histoire est un théâtre de violence

- Les guerres sont le point de rencontre le plus évident de l'histoire et de la violence. Elles constituent en elles-mêmes des événements historiques puisque le sort de peuples entiers se décide au gré des batailles. Elles représentent en même temps le paroxysme de la violence depuis qu'elles sont devenues des guerres de masse menées avec un arsenal de plus en plus puissant. Barbusse décrit dans *Le Feu* un monde en ruine et des soldats déshumanisés au fond de leurs tranchées.
- Mais la violence est également présente de manière plus insidieuse durant les périodes de paix. Marx et Engels observent que « l'histoire de toute société jusqu'à nos jours est l'histoire de la lutte des classes » (*Manifeste du Parti communiste*) : selon eux, les acteurs de l'histoire ne sont ni les individus ni les États, mais des classes sociales dont les intérêts sont contraires (ex. : bourgeois contre prolétaires). La violence ne passe pas nécessairement par les armes : elle réside déjà dans l'exploitation au travail, à laquelle la révolution prolétarienne doit mettre fin, là aussi par la violence.
- La violence est sans doute un invariant de l'histoire parce qu'elle est liée à la nature humaine. Pour Freud, non seulement les désirs des hommes peuvent les mettre en situation de rivalité, mais il faut en outre compter avec des tendances sadiques qui animent notre inconscient. Il ne faut ni s'étonner que l'histoire et la vie quotidienne nous mettent en présence de manifestations de violence, ni compter qu'il en ira un jour autrement.

Citation

« *Homo homini lupus* : qui aurait le courage, en face de tous les enseignements de la vie et de l'histoire, de s'inscrire en faux contre cet adage ? »

Freud, *Malaise dans la civilisation*

> 2. La violence est nécessaire à l'édification d'un ordre juste

- La violence est un instrument par lequel on cherche à imposer ses vues : on peut donc être tenté de la juger en fonction du but dans lequel on y a recours. Certes, Camus la tient pour un instrument répugnant, mais il admet qu'elle est parfois le seul recours possible lorsqu'il s'agit de répondre à la violence : les armes ne peuvent être vaincues que par d'autres armes. C'est en raison même de son profond humanisme, et en dépit de sa détestation de la guerre, qu'il entre dans la Résistance contre les

nazis. La violence n'est jamais totalement « justifiable » à ses yeux, mais les soubresauts de l'histoire la rendent « inévitable ».

Citation

« La violence est à la fois inévitable et injustifiable. Je crois qu'il faut lui garder un caractère exceptionnel et la resserrer dans les limites qu'on peut. »

Camus, *Actuelles – Écrits politiques*

- Il faut aussi considérer la manière dont on recourt à la violence : les crimes de guerre et crimes contre l'humanité sont des formes de violence qui ne sont acceptables sous aucun prétexte. Mais les Anciens estimaient qu'une certaine mesure peut être observée dans la guerre afin de ne pas offenser l'humanité et de ne pas compromettre le retour à la paix. Aujourd'hui, des conventions internationales obligent à la protection des civils, réglementent le traitement des prisonniers, interdisent l'usage de certains types d'armes, etc. De même, l'État peut légitimement recourir à la force publique dans le cadre prévu par la loi : il a comme le dit Max Weber « le monopole de l'exercice de la violence légitime » (*Le Savant et le politique*).
- Il peut alors sembler non seulement inévitable, mais en quelque façon légitime, que la violence ait sa part dans les grands événements historiques. Marx voit ainsi en elle « l'accoucheuse de l'histoire » : c'est toujours dans la douleur qu'une nouvelle société jaillit de l'ancienne, à l'occasion de crises qui peuvent laisser de graves séquelles. Certains théoriciens vont même jusqu'à exalter la violence en lui accordant une dimension purificatrice, à l'image de Georges Sorel dans ses *Réflexions sur la violence* ou de Franz Fanon dans *les Damnés de la terre*.

> 3. Le recul progressif de la violence

- On ne peut ni se résoudre à voir dans la violence le moteur de l'histoire, ni même lui accorder un rôle positif en tant que catalyseur des événements. Il n'est en effet pas acceptable que de bonnes fins ne soient réalisables que par de mauvais moyens. C'est tout le débat entre Sartre et Aron à propos de la violence du régime soviétique : Sartre se réfugie dans la conviction que celui-ci conduit au socialisme malgré son extrême violence ; Aron lui répond qu'il faut être bien subtil pour soutenir un régime dont on ne nie pas la cruauté.
- Il faut au contraire tenir pour un problème le fait que la violence soit « de toujours et de partout », selon l'expression de Ricœur dans *Histoire et vérité*. C'est précisément parce que le cours historique va toujours dans le sens de la violence que la conscience éthique doit s'en indigner. L'histoire dit sans cesse « violence », mais l'homme non-violent refuse de rester « un pur en marge de l'histoire » : à l'image de Gandhi, il croit que son exigence peut provoquer l'événement, prendre place dans l'histoire et changer le cours des choses.
- Puisque l'histoire est le lieu de la violence, notre devoir est d'en faire le lieu de la justice et de la paix. Kant rappelle qu'il n'y a que deux manières de régler un conflit : soit par la violence, lors d'un duel ou sur un champ de bataille, soit par le droit, devant un tribunal. Dans le premier cas, c'est la force qui décide : dans le second c'est la justice. Selon lui, le progrès historique s'identifie au progrès du droit et au recul corrélatif de la violence dans toutes les relations interhumaines. Kant rédige son *Projet de paix perpétuelle* avec la conviction, partagée par Einstein, que des instances internationales sont le seul moyen de garantir la paix.

Citation

« Peu à peu les puissants useront moins de la violence, et il y aura plus de docilité à l'égard des lois »

Kant, *Le Conflit des facultés*

Conclusion

[Synthèse] Il est évident que la violence est omniprésente dans l'histoire, mais cela ne doit pas conduire à s'en accommoder et encore moins à la glorifier : il faut au contraire tout faire pour briser cette logique pernicieuse selon laquelle « on ne fait pas d'omelette sans casser des œufs ». **[Ouverture]** Nous sommes en droit d'espérer que l'histoire a un sens, et nous avons même besoin de le croire. Pourquoi, dès lors, ne pas placer cette espérance dans l'avènement de la justice, de la non-violence et de la paix, et travailler concrètement à les rendre possibles ?